

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

# Se raconter

Un projet de reconstruction  
et de théorisation de récits de pratique



Automne 2021

UQÀM | Chaire de recherche sur  
les enjeux de la diversité  
en éducation et en formation  
FACULTÉ DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION  
Université du Québec à Montréal

  
CENTRE D'INTERVENTION  
PÉDAGOGIQUE  
EN CONTEXTE DE DIVERSITÉ

Centre  
de services scolaire  
Marguerite-Bourgeoys  
Québec 

**Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :**

# **Se raconter**

**Un projet de reconstruction  
et de théorisation de récits de pratique**



## Récit de Julie

Ayomide et Tiwa sont deux jeunes garçons d'origine éthiopienne qui ont grandi dans un camp de réfugiés ; ils ont six et huit ans. À leur arrivée au Québec, ils intègrent la même classe d'accueil, au 1<sup>er</sup> cycle du primaire. La TES estime qu'ils sont négligés et qu'ils manquent d'hygiène. Elle remarque également qu'ils manquent d'habiletés sociales et scolaires, ce qui nuit à leur intégration, selon elle.

## Mais d'où viennent-ils ?

L'histoire que j'ai choisi de raconter s'est déroulée il y a une dizaine d'années. C'est celle d'Ayomide et de Tiwa, deux jeunes garçons d'origine éthiopienne de six et huit ans. À leur arrivée, au mois de décembre, ils ont été placés dans la même classe d'accueil<sup>1</sup> parce que leur différence d'âge n'était pas grande. J'étais la technicienne en éducation spécialisée<sup>2</sup> (TES) de l'école.

Quand il y a de nouveaux élèves, j'essaie généralement d'accueillir les parents et leurs enfants, et de leur faire visiter l'école. Je parle ensuite avec les parents pour recueillir des informations de base sur leurs enfants et leur parler du fonctionnement de l'école au Québec. Le premier matin, Ayomide et Tiwa sont arrivés en autobus scolaire. Ça m'a surpris ! Je m'attendais à ce que les parents les accompagnent parce qu'ils étaient venus faire l'inscription. J'ai alors eu l'impression qu'ils avaient vu d'autres enfants à un arrêt d'autobus et qu'ils les avaient laissés là. Cependant, en fonctionnant de cette façon-là, les enfants auraient pu se retrouver à n'importe quelle autre école. J'ai tout de suite remarqué qu'Ayomide et Tiwa portaient des sandales et des bas en plein mois de décembre. Je me suis dit : « Qu'est-ce que c'est ça ? Pas de bottes, pas de pantalon de neige ? » Puis, jour après jour, j'ai remarqué qu'ils portaient toujours les mêmes pantalons et le même chandail parce qu'il y avait des taches sur leurs vêtements et qu'ils n'avaient pas été lavés. Puis, les taches et les odeurs ont commencé à s'accumuler. Leurs cheveux ne semblaient pas lavés non plus.

Rapidement, l'enseignante a fait appel à moi, d'autant plus qu'elle avait une classe difficile cette année-là. J'ai alors remarqué qu'Ayomide et Tiwa ne savaient pas comment tenir un crayon ni par quel bout le prendre ; ils le tenaient à l'envers. Ils ne savaient pas non plus comment tenir des ciseaux ni comment s'en servir. Ayomide et Tiwa semblaient avoir peu d'habiletés sociales et scolaires. Ils se promenaient partout dans la classe et voulaient sortir pour aller explorer l'école. Tout ce qu'ils voulaient, c'était jouer ensemble. À ce moment-là, je me suis demandé : « Mais d'où viennent-ils ? » J'avais l'impression qu'ils avaient été sous-stimulés.

Les lunchs que les enfants apportaient à l'école étaient, à mon avis, inadéquats. Un jour, ça pouvait être une pile de biscuits secs et l'autre, un contenant de céréales, mais il ne s'agissait pas de repas soutenant. Ce n'était même pas des collations ! Comme les enfants dînaient à l'école, les membres du personnel du service de garde étaient aussi impliqués et avaient constaté que les lunchs étaient inadéquats. Je me suis alors dit que les parents devaient manquer de notions de nutrition ou encore être très démunis. Au

<sup>1</sup> La classe d'accueil est un modèle d'organisation des services de soutien à l'apprentissage du français. Ces classes sont composées d'élèves allophones provenant de différents pays qui doivent acquérir les bases du français (à l'oral, en lecture et en écriture) afin de pouvoir par la suite poursuivre leur parcours scolaire en classe ordinaire.

<sup>2</sup> La personne technicienne en éducation spécialisée en milieu scolaire travaille auprès d'élèves éprouvant des difficultés d'adaptation afin de permettre leur intégration sociale et scolaire ou de faciliter leur réadaptation.

début, je me demandais comment il était possible que ces enfants soient à l'école comme ça. Je me disais qu'ils n'étaient pas à la bonne place ni dans le bon groupe-classe. On ne répondait pas à leurs besoins parce qu'ils étaient académiquement et socialement trop loin des élèves qui fréquentaient cette classe d'accueil. Mais par la suite, je me suis dit: «OK, mais s'ils ne sont pas avec nous, où est-ce qu'ils vont aller?» Donc, on a essayé de mettre des choses en place. Je sortais les deux enfants en même temps parce que tout ce qu'ils voulaient, c'était jouer et que, dans la classe, ils étaient incontrôlables. En même temps, ça me permettait de donner un répit à l'enseignante. Donc, on faisait des jeux avec des crayons et des ciseaux, des dessins sur un tableau noir, des jeux avec un dé, des casse-têtes, des constructions avec des blocs LEGO, etc. Je me posais plein de questions: «Avaient-ils des problèmes psychologiques? Étaient-ils capables d'apprendre?» Une autre technicienne en éducation spécialisée (TES) était également mobilisée parce que je n'étais pas affectée à temps plein dans cette école. Donc, les jours où je n'étais pas là, elle essayait aussi de travailler avec les enfants. Des fois, elle allait en classe pour soutenir tout le groupe et d'autres, elle sortait Ayomide et Tiwa de la classe pour travailler avec eux et soulager l'enseignante. Cependant, elle ne pouvait pas tout le temps être avec eux. La situation n'était pas facile!

Quand je jouais avec les enfants, je sentais qu'ils avaient beaucoup de plaisir. Mais quand venait le temps de faire des apprentissages de nature scolaire, ce n'était pas évident. Ils résistaient, mais je comprenais parce qu'ils avaient tellement manqué de stimulation. C'était difficile pour eux d'être assis et d'essayer de tenir un crayon. Juste de faire des coloriages, au début, c'était difficile. Ils n'étaient pas rendus là et n'avaient pas le goût de ça. Donc, je m'amusais avec eux en me disant qu'après ces petites périodes de jeux, ils seraient peut-être capables de passer au travers de petites périodes d'apprentissage pour apprendre les sons, les lettres... En plus, ils ne comprenaient pas le français. Donc, au début, je leur parlais souvent en anglais puisque c'était le seul moyen de communiquer avec eux et d'établir un lien, mais je ne comprenais pas tout ce qu'ils me disaient.

Parallèlement à tout ça, dès le mois de décembre, on a essayé de rejoindre les parents parce qu'on a vite constaté les difficultés des enfants. C'était difficile; le téléphone ne fonctionnait pas et on avait peu de retours de leur part. On a ensuite appris que la maman était enceinte et qu'elle s'occupait de la jeune sœur d'Ayomide et de Tiwa à la maison. On comprenait qu'il lui était difficile de se déplacer. On a également compris que le père était analphabète. Donc, quand on envoyait des messages à la maison, il ne pouvait pas les lire. Malgré tout, on a réussi à les rejoindre. Ils sont venus à l'école avec leur petite fille de trois ou quatre ans qui se promenait partout. Elle était surexcitée! Je lui ai donné une poupée et elle est allée s'installer pour jouer.

À ce moment-là, j'ai commencé à discuter avec les parents et beaucoup de choses se sont éclaircies. Je ne me rappelle plus trop comment on a fait, mais on a réussi à communiquer en anglais. Les parents m'ont expliqué qu'à l'adolescence, avant même de se connaître, ils se sont installés dans un camp de

réfugiés avec leur famille respective, en Érythrée. C'est là qu'ils se sont rencontrés et ils y sont restés environ 15 ans. Donc, leurs trois premiers enfants sont nés au camp, puis la petite dernière, au Québec. Là, j'ai compris que la maman n'avait jamais appris à cuisiner. Quand tu es dans un camp de réfugiés, tu te fais nourrir à la cantine. Elle n'avait donc jamais fait l'épicerie. Les parents ne savaient pas non plus comment habiller leurs enfants pour l'hiver avec des manteaux, des bottes, etc. J'ai aussi compris que le papa n'était jamais allé à l'école. La maman avait appris à lire et à écrire en anglais parce que quelqu'un lui avait enseigné au camp, mais elle connaissait seulement la base, à mon avis. C'est ce qui expliquait pourquoi les enfants avaient été sous-stimulés; ils n'avaient pas eu accès à des crayons, à des ciseaux et à des jouets, en plus d'avoir vécu dans des conditions très difficiles. Dans le camp, ils jouaient avec des bâtons et des flaques d'eau, quand il y en avait. De plus, puisque c'était une famille demandeuse d'asile donc, en attente de statut, elle n'avait pas droit à l'aide sociale. J'ai alors compris pourquoi ces enfants-là ne tenaient pas en place. Ils n'avaient probablement jamais vu de jouets de leur vie. Donc, quand ils étaient en classe, c'était comme être dans un magasin de jouets plein de couleurs et de choses stimulantes. De s'asseoir, de tenir un crayon et d'écrire des lettres, on était loin de pouvoir leur demander ça à ce moment-là.

Après que les parents m'ont expliqué leur histoire, je me suis dit qu'il leur manquait de ressources et qu'on ne répondait pas du tout à leurs besoins. On parlait de tellement loin! Au même moment, il y avait eu une vague d'arrivée de familles étrangères dans le quartier. La commission scolaire a alors ouvert une classe pour les élèves en situation de grand retard scolaire dans l'école. C'était vers la fin janvier ou au début du mois de février. Les parents d'Ayomide et de Tiwa étaient d'accord avec la décision d'y envoyer leurs enfants parce qu'ils étaient conscients du fait que ces derniers n'étaient jamais allés à l'école et qu'ils avaient du retard. On leur a alors aussi conseillé de jouer avec des livres à la maison. Le papa nous a dit qu'il ne savait pas lire, mais on lui a répondu qu'il pouvait regarder les images avec ses enfants et leur raconter des histoires de leur pays d'origine, par exemple. On lui a aussi expliqué qu'il pouvait jouer avec les mots, avec les histoires, en inventer, mais que l'important, c'était de passer du temps avec Ayomide et Tiwa. Je ne sais pas jusqu'à quel point ils ont essayé, jusqu'où ils sont allés, mais je sais qu'ils ont fait des efforts. Je sentais qu'ils voulaient vraiment aider leurs enfants.

On n'a pas eu le choix de leur offrir la classe de sous-scolarisation parce qu'ils s'en allaient au 2<sup>e</sup> cycle et ils partaient de loin. Ils ne reconnaissaient pas de lettres, ne savaient pas écrire leur nom, ne savaient même pas tenir un crayon... Je les voyais essayer d'écrire avec le côté de la gomme à effacer. Ils avaient tout à apprendre: le fonctionnement d'une fermeture éclair, etc. Il fallait aussi qu'ils intègrent les routines comme se vêtir pour aller dehors et se dévêtir en rentrant. Ils laissaient tout traîner derrière eux. «Il faut que tu accroches tes choses sur le crochet quand tu rentres!» Quand les enfants

arrivent ici en maternelle, on apprend tous ensemble les petites routines de l'hiver — les habits de neige, les bottes —, mais Ayomide et Tiwa devaient tout assimiler d'un coup : les routines du début de l'année, celles de l'hiver... De plus, ils se promenaient partout dans l'école et se perdaient souvent. Ils entraient dans n'importe quelle classe à n'importe quel moment. Je ne suis pas certaine qu'ils avaient appris des routines quand ils étaient au camp de réfugiés comme se brosser les dents ou aller se coucher à heures fixes, etc.

Je crois que la classe pour les élèves en situation de grand retard scolaire a beaucoup aidé Ayomide et Tiwa parce qu'ils ont fait des jeux, ils ont appris beaucoup de vocabulaire, etc. Le fait d'être dans un plus petit groupe avec une jeune enseignante géniale, c'était ce qu'il leur fallait. Elle était un peu folichonne ! Elle portait des chapeaux et créait des personnages. Ça amusait les enfants et je pense que ça les a aidés à apprivoiser l'école. Elle leur lisait beaucoup d'histoires et inventait des personnages. Elle essayait de leur transmettre le plaisir des mots. En plus, Ayomide et Tiwa s'entendaient bien avec les autres élèves de la classe donc, c'était positif. Cette classe, ça nous a aussi permis de leur donner la structure et les services dont ils avaient besoin et, parallèlement, d'offrir des ressources aux parents. La travailleuse sociale m'a dit à un moment : « Julie, ils ne savaient même pas qu'il y avait des commutateurs pour allumer les lumières ! » Donc, le soir il faisait noir dans leur appartement. Comme je l'ai mentionné plus tôt, la mère ne savait pas cuisiner et elle n'avait jamais appris à faire les courses. Elle avait tout à apprendre : le fonctionnement de la cuisinière, tout ! Dans le quartier, il y avait un organisme qui faisait de la cuisine communautaire. L'école a donc essayé de trouver une place en garderie pour la petite sœur d'Ayomide et de Tiwa pour que leur mère ait accès à ce service et qu'elle apprenne à cuisiner en compagnie d'autres femmes.

À ce moment-là, j'avoue que j'étais vraiment découragée et frustrée envers le système. C'est merveilleux d'accueillir ces familles-là, mais on ne tient pas compte du fait qu'elles ont souvent de grands besoins. Les enfants dormaient avec de petites couvertures, mais n'avaient même pas de matelas ; ils dormaient à même le sol. Donc, en collaboration avec le centre local de services communautaires<sup>3</sup> (CLSC), on a trouvé des matelas, des draps et des couvertures chaudes parce que c'était l'hiver. Avec des organismes communautaires, on a aussi demandé aux membres du personnel de l'école s'ils avaient des objets à donner à la famille. Des fois, je vérifiais le sac à dos des enfants et je m'apercevais qu'ils avaient volé des jouets à l'école. Je comprenais pourquoi ils faisaient ça, mais toute cette situation nous a demandé beaucoup d'énergie. Finalement, ce sont l'école et le CLSC qui ont dû trouver des ressources pour les enfants et la famille. Le papa cherchait un travail, mais c'est difficile quand tu ne sais ni lire ni écrire. Je trouvais que cette famille-là était laissée à elle-même, comme d'autres familles immigrantes

<sup>3</sup> Le centre local de services communautaires (CLSC) est un organisme public offrant des services de première ligne en matière de santé et de services sociaux dans son installation, mais aussi à l'école, au domicile ou en milieu de travail.

d'ailleurs, et ça me frustrait. Je pense que ça a été le cas le plus difficile que j'ai vécu parce que les enfants et les parents partaient vraiment de loin et ils avaient de grands besoins. C'était vraiment triste !

À un moment donné, la famille a eu un téléphone à la maison. C'est devenu un peu plus facile de communiquer avec les parents. Il fallait parfois les appeler parce qu'Ayomide et Tiwa avaient des troubles de comportement. Comme ils manquaient d'habiletés sociales, il leur arrivait parfois d'être « violents » ; ils arrachaient les choses des mains d'autres enfants, les poussaient, etc. On appelait les parents, pas pour qu'ils chicanent leurs enfants, mais pour qu'ils soient au courant et que les interventions à la maison soient en cohérence avec ce qui se faisait à l'école.

Quand la fin de l'année est arrivée, Ayomide et Tiwa nous ont donné beaucoup de câlins. J'avais l'impression qu'on avait réussi à créer un lien avec eux. J'ai aussi senti qu'on les avait fait grandir. À la fin de l'année, ils ne se promenaient plus partout dans l'école ; ils étaient capables de rester assis un bout de temps. Ils étaient aussi capables d'accrocher leur manteau et avaient acquis la routine du matin et du soir, par exemple, faire leur sac d'école. Nous n'avions plus besoin d'intervenir à ces niveaux-là ; de petites graines avaient été semées. Ils avaient aussi appris un peu de vocabulaire en français à travers le jeu. Donc, à l'oral, il y avait eu de l'amélioration, mais pas au niveau de la lecture et de l'écriture. J'étais quand même un peu inquiète parce que je me disais qu'ils rentraient à la maison pour l'été et qu'ils seraient probablement moins stimulés. On avait donc réussi à leur trouver un camp de jour subventionné avec l'aide du CLSC pour qu'ils y passent un bout de temps pendant l'été.

Puis, en juin, la famille a déménagé parce que l'appartement devenait trop petit. Je ne sais pas s'ils sont allés à ce camp d'été, finalement, parce qu'ils habitaient maintenant sur le territoire d'un autre CLSC. J'étais inquiète, mais je me suis dit qu'au moins, avec l'arrivée du bébé, une infirmière irait visiter la famille pour faire des suivis. J'avais aussi l'impression que les parents étaient mieux outillés qu'au départ. On leur avait parlé de l'importance des livres, d'aller à la bibliothèque, de jouer dehors au parc, etc. Je sentais également qu'ils arrivaient à se débrouiller à la maison et à cuisiner des repas simples. J'avais le sentiment que des bases plus « solides » avaient été jetées et qu'ils pourraient construire là-dessus. J'avais l'impression qu'on avait réussi à faire une différence dans la vie de cette famille-là.

Quand l'année scolaire suivante a commencé, j'étais contente parce que j'avais un contact dans la nouvelle école des enfants. C'était un milieu dans lequel j'avais déjà travaillé, dans la même commission scolaire. Je me suis donc permis de faire des suivis, même si je n'avais peut-être pas toutes les autorisations légales, parce que pour moi, c'était un cas de « force majeure ». De toute façon, les parents étaient d'accord. Ils devaient voir que je faisais tout ça pour les aider et non pas pour parler contre eux. Jamais je n'ai senti qu'ils étaient résistants face aux interventions de l'école ; ils nous ont même

souvent remerciés. L'année suivante, la petite sœur d'Ayomide et de Tiwa est entrée elle aussi à l'école. Même si les enfants avaient changé de milieu, quand la mère passait dans le coin, elle s'arrêtait et venait nous voir. J'avais vraiment l'impression qu'on avait réussi à développer un lien avec elle. Des fois, elle venait me voir à mon bureau pour discuter. J'en profitais pour prendre des nouvelles et parallèlement, j'en recevais de la part de la travailleuse sociale qui visitait la famille à la maison. Les enfants étaient encore en classe d'accueil. Ils possédaient maintenant des mots en français et étaient plus disponibles pour les apprentissages, mais la marche était encore très haute pour le rattrapage académique. Heureusement, ils aimaient aller à l'école.

J'ai choisi de raconter cette histoire parce qu'il y avait beaucoup d'enjeux : l'apprentissage et la stimulation des enfants, les habiletés parentales, le parcours migratoire de la famille, la langue, l'analphabétisme. Tout était à faire, autant du côté des enfants que de celui des parents. Certains parents sont très démunis et partent de très, très loin, mais ils aiment leurs enfants et ont beaucoup de volonté. Dans le cas d'Ayomide et de Tiwa, on sentait beaucoup l'amour des parents envers leurs enfants. Ils se sont mobilisés et ont monté les marches tranquillement. On sentait qu'ils voulaient s'impliquer et ils ne nous demandaient jamais de faire les choses à leur place. Ils ne nous ont jamais dit : « Occupez-vous de nos enfants ! » On avait aussi le sentiment que c'était important pour les parents que leurs enfants puissent aller à l'école. Le père me disait : « Moi, je ne sais pas lire. Je suis content que mes enfants puissent apprendre à lire et écrire. » Il m'a également dit qu'il avait l'intention de retourner à l'école éventuellement. Je sentais qu'ils allaient s'en sortir.

Les principales valeurs et convictions qui m'ont guidée dans le cadre de cette histoire, c'était surtout l'ouverture. Je me disais : « Il se passe quelque chose et il faut essayer de comprendre. » Je sentais qu'il fallait que je m'ouvre à eux et que j'essaie de créer un lien pour pouvoir construire sur ça par la suite. Si tu ne sais pas d'où une famille vient, tu ne peux rien construire avec elle. C'est difficile d'être parent d'élève quand toi-même, tu n'as pas été à l'école. Je pense aussi qu'il faut intervenir avec « plaisir ». Si tu accueilles un parent avec un air frustré parce qu'il n'a pas signé la feuille que tu lui avais envoyée, ça risque de ne pas fonctionner. Je pense qu'il est important d'intervenir sans être rigide. Quand tu vas vers les familles après, tu es capable de les ramener vers toi. Il faut trouver des forces et des qualités aux enfants, des choses qui vont bien en classe et s'intéresser à ce que le parent a à dire. Après, on peut aborder les aspects plus difficiles. Les parents sont les experts de leurs enfants donc, il faut s'intéresser à ce qu'ils pensent et ce qu'ils sont capables de faire. Même s'il était analphabète, le papa d'Ayomide et de Tiwa était capable d'ouvrir un livre avec ses enfants, de tourner les pages ou de raconter des histoires, d'aller jouer au parc ou d'encourager ses enfants.

Ce que j'aimerais dire, avec ce récit, c'est qu'il ne faut pas penser que si les enfants ont des difficultés, cela veut dire que les parents ne font rien et qu'ils s'en foutent. Le jugement négatif est souvent facile envers les parents. On les blâme, mais il faut être prudent. Il y a 56 000 raisons qui peuvent expliquer

pourquoi une mère a déposé son enfant à l'école en trombe un matin. Tu accueilles l'élève et tu en prends soin quand même. Si tu revois le parent, tu peux lui dire « On aimerait que vous rentriez avec votre enfant la prochaine fois que vous venez le reconduire parce que ça peut être dangereux. », mais tu ne peux pas dire que la mère s'en fout et qu'elle est incompétente. Le jugement, ça n'aide personne, ni toi, ni l'enfant, ni le parent. Il faut faire attention à ce qu'on dit. Parfois on entend des commentaires blessants et méprisants sur les parents, comme « cet enfant-là avait juste un petit manteau pour jouer à la récréation et il fait -5 ! », ou « les parents nouveaux arrivants n'ont souvent pas le réflexe de regarder un thermomètre ou d'écouter la météo ». En tant qu'aïdante, c'est important d'essayer d'apporter un éclairage différent et positif sur la situation familiale et ne pas encourager ce genre de commentaires. Il est important de travailler le lien avec les parents.

J'ajouterais qu'il faut faire attention à notre manière d'analyser les situations parce que ça teinte la manière d'agir avec les enfants. Il faut créer un lien avec l'enfant, mais avec les parents aussi, même si des fois, aux premiers abords, ça peut être pénible. Il est important de se rappeler que, même si elles ne sont pas immigrantes, certaines familles vivent des situations difficiles. Il se peut que l'enfant arrive à notre école à un moment où la famille vit une mauvaise période. Ça évite généralement beaucoup les jugements négatifs envers les familles de savoir, par exemple, qu'une mère est à l'hôpital et qu'un père doit s'occuper de ses quatre enfants qui vont dans trois écoles différentes. Le fait d'être au courant du vécu d'une famille permet d'être plus empathique envers elle. Il ne faut donc pas tenir pour acquis que les parents ne sont pas compétents et il faut essayer de les comprendre et de les aider de notre mieux.

Dans le cas de nouveaux arrivants, il faut essayer de connaître leur parcours migratoire, de savoir d'où ils viennent, ce qui s'est passé. Il faut se poser ces questions-là avec beaucoup de cœur parce que ça a un impact direct sur les enfants, sur notre compréhension du vécu de la famille et sur les moyens à employer pour les soutenir. Quand on a invité les parents d'Ayomide et de Tiwa, on ne voulait pas leur dire des choses négatives. Ce qu'on voulait leur dire, c'était que leurs enfants avaient des difficultés et qu'on avait besoin d'eux pour mieux comprendre. Là, les parents se sont ouverts et ont accepté de nous expliquer la situation. Et, graduellement, on a mis les ressources nécessaires pour les soutenir. Mais pour que ce soit possible, il fallait d'abord savoir quels étaient les besoins des élèves et de la famille. Dans le cas d'Ayomide et de Tiwa, au début, on a jugé les parents parce qu'ils ne répondaient pas à nos messages jusqu'à ce qu'on en sache davantage sur leur vécu. Quand on écrit en français à des parents qui ne connaissent pas la langue ou qui ne savent pas lire, comment peuvent-ils nous répondre ? Dans ces cas-là, il faut oublier la communication écrite dans le petit cahier et trouver d'autres moyens d'entrer en contact. Et pour ce qui est des ressources, ce n'est pas nécessairement la responsabilité des intervenants de l'école d'aller porter un matelas chez une famille, mais on peut les guider pour qu'ils trouvent ce dont ils ont besoin.

Le conseil que je donnerais à un enseignant ou à un autre intervenant qui vivrait une situation semblable serait d'être ouvert et de ne pas s'arrêter à une première impression négative d'un enfant qui ne se comporte pas de la façon attendue ou qui a des difficultés d'apprentissage. Il faut élargir son champ de vision pour voir d'autres éléments qui peuvent nous aider à comprendre une situation et sur lesquels on peut construire. Si tu t'attardes seulement aux habiletés sociales ou scolaires qu'un élève n'a pas, tu ne pourras certainement pas faire grand-chose pour lui. Il faut regarder l'ensemble de ce qu'il faut faire pour aider l'élève et sa famille, et ne pas s'arrêter au fait qu'il ne prend pas bien son crayon ou qu'il n'est pas capable d'écrire entre les lignes de son cahier. Dans le cas d'Ayomide et de Tiwa, si on s'était arrêté au fait qu'ils n'étaient pas capables de s'asseoir et d'écouter, et qu'on s'était contenté de les sortir de la classe pour les punir, on serait sûrement arrivé à peu de choses. En plus, on n'aurait peut-être pas pu collaborer avec les parents parce qu'ils ne savaient pas quoi faire, peut-être même qu'ils se seraient braqués contre nous.

